Salazar Orvig, Anne, *Les Mouvements du discours.
Style, référence et dialogue dans des entretiens cliniques*

Agnès Bessac

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1987>

DOI : 10.4000/praxematique.1987

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 10 janvier 1999

Pagination : 231-234

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Agnès Bessac, « Salazar Orvig, Anne, *Les Mouvements du discours. Style, référence et dialogue dans des entretiens cliniques* », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 33 | 1999, mis en ligne le 10 juin 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1987> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.1987>

Anne SALAZAR ORVIG

LES MOUVEMENTS DU DISCOURS.

Style, référence et dialogue dans des entretiens cliniques.

Ed. L'Harmattan, Paris, 1999, 294 p.

Ce livre s'organise autour de sept chapitres regroupés en deux parties ; la première aborde les notions de *sujet*, de *style*, de construction de la *référence*, d'*objet de discours*, et de *dialogisme* ; la seconde propose une réflexion sur l'*espace discursif* commun construit dans le dialogue, la valeur signifiante des *enchaînements discursifs*, et se termine par une analyse des phénomènes de *convergence* et de *divergence* dans le dialogue. Le corpus d'entretiens cliniques est composé de trois ensembles : des entretiens psychiatriques (patients psychotiques et patients toxicomanes), un discours produit par un patient psychotique dans le cadre de la passation d'un test projectif, des entretiens cliniques de recherche auprès de patients hémiplégiques ou paraplégiques. On trouve à la fin de la première partie une étude de l'utilisation des pronoms *on* et *vous* dans le discours des personnes paraplégiques et hémiplégiques, et à la fin de la deuxième partie une étude de la divergence dans deux entretiens cliniques. Les nombreuses notions abordées dans cet ouvrage ne le sont pas pour être discutées dans le cadre de la proposition d'un modèle théorique mais pour rendre compte du fonctionnement d'un corpus de discours particuliers, complexes. Pour Anne Salazar Orvig, les phénomènes très en relief observés dans le corpus révèlent des potentialités de la langue. Ce travail « se réclame d'une sémiologie discursive qui considère les discours comme des événements, des produits, uniques, d'une énonciation dialogique » (p. 8). Ici, le linguiste adopte une attitude opposée à celle qui consiste à utiliser le corpus comme illustration / justification d'une réflexion théorique menée indépendamment de l'interprétation du corpus.

A.S.O. distingue le sujet concret (l'individu) du sujet de discours *je*. Elle rejette l'idée que l'on puisse analyser des *stratégies discursives*, et cela pour deux raisons : — la notion de stratégie implique l'intentionnalité d'un sujet dont on ne sait rien ; — l'utilisation de cette notion tend à masquer les effets du discours et surtout sa réorganisation-interprétation par l'analyste. La notion de sujet est articulée à celle de style, et la réflexion sur le style est articulée à la notion de *genre du discours* comme construction collective liée à un domaine d'activité (Bakhtine). Cette réflexion amène A.S.O. à opposer deux facettes du discours : la première est l'activité dans laquelle le discours s'insère (discours politique, de presse, de travail), déterminée par des acteurs, un cadre, des objectifs, et la seconde correspond à l'expression de l'individu en train de parler de lui-même.

Le discours d'un patient psychotique décrivant des planches met en relief le problème de la référence. A.S.O. montre comment le sujet construisant un référent peut varier considérablement sa position. Il y a de façon évidente dans ce discours un mécanisme de projection de l'autre en soi et de soi en l'autre. On ne sait si le patient parle de lui-même ou des personnages représentés. Par ailleurs, « le codage d'une expérience peut être le produit dynamique de l'ajustement entre points de vue différents » (p. 72). Le repérage du discours d'autrui dans le discours du sujet est possible même quand il n'y a pas de marque de discours rapporté. Il s'agit de percevoir le style du sujet et de repérer ce qui lui est hétérogène : ce qui ressort d'un autre genre du discours et les modalisations qui ne peuvent vraisemblablement être attribuées au sujet. Ce discours d'autrui non marqué est appelé *discours intégré*. Contrairement à ce qui se produit dans le dialogisme interlocutif, la parole d'autrui dans le discours intégré n'est pas reprise pour être discutée mais elle est utilisée comme ressource de codage, c'est-à-dire qu'elle joue un rôle dans la construction du référent. Cette énonciation hétérogène révèle le rapport qu'entretient (ou n'entretient pas) le sujet avec l'objet de discours. Discours rapporté et discours intégré peuvent être opposés en ces termes : le discours intégré dit une expérience avec les mots de l'autre, tandis que le discours rapporté représente l'autre à travers son discours. Cependant, il existe une continuité entre le pôle interlocutif (le dialogisme effectif de l'échange verbal) et le pôle discursif (le dialogisme constitutif de la parole). A.S.O. analyse les occurrences de *on* et de *vous* à valeur générique employés en substitution de *je* dans les récits de vie des hémiplegiques. Elle montre que les passages de *je* à *on* (ou *vous*) sont souvent associés à des changements de genre discursif (glissement de la narration vers le commentaire au présent). Par ailleurs, elle observe que le pronom *vous* à valeur générique garde toujours potentiellement sa valeur spécifique (l'interlocuteur) qui peut se révéler au détour d'un enchaînement. D'autres exemples montrent que de la même façon les pronoms *je* et *tu* sont toujours susceptibles de varier entre la valeur générique et la valeur spécifique. Ces jeux discursifs expriment les différentes positions du sujet. Les glissements d'une position à l'autre sont signifiants tant au niveau de la phrase qu'au niveau de mouvements discursifs plus vastes. Ainsi, dans l'entretien d'un patient hémiplegique on assiste à une première mise en récit en *je*, et plus loin dans le même entretien à une deuxième mise en récit du même événement cette fois avec le *vous* générique. Dans ces déplacements catégoriels, c'est l'image de soi projetée qui est en jeu.

L'*espace discursif* est conçu comme « un lieu de transgression de la linéarité du message » (p. 186). Certaines significations fonctionnent en réseau. La récurrence au sein du discours d'un même mouvement est par elle-même signifiante. Donc l'interprétation ne fonctionne pas seulement par mouvements de

progression et de rétroaction, il y a aussi une certaine permanence. Il ne s'agit pas d'étudier des passages artificiellement figés par l'analyse, mais au contraire d'introduire la dimension diachronique, de rendre compte du devenir des significations et pour cela de s'attacher particulièrement aux enchaînements, car les enchaînements dessinent non seulement l'explicite mais aussi l'implicite de la signification. Il s'agit en outre de prendre en compte l'espace discursif dans le dialogue. Le dialogue crée une certaine communauté entre les interlocuteurs dans la mesure où il est co-construit, mais il n'est pas pour autant automatiquement convergent. Il peut être dominé par la *convergence* quand les interlocuteurs tendent vers la construction d'un discours partagé intersubjectivement, ou au contraire par la *divergence* quand les individus ne parviennent pas à ajuster leurs perspectives, à construire ensemble un seul et même objet de discours. Il y a tension entre l'irréductible différence des interlocuteurs — facteur de divergence — et la convergence comme principe régissant le bon fonctionnement du dialogue. La notion de *coopération* est abordée. Pour Grice qui l'a problématisée le premier, la coopération est un principe rationnel du dialogue. Pour Schutz en revanche, il n'y a pas de principe rationnel, la coopération est une norme parmi d'autres. A.S.O. articule l'opposition convergence / divergence avec le critère de plus ou moins grande normativité du genre : « plus les dialogues sont standardisés et moins ils impliquent un engagement des sujets (acheter un billet de train par exemple), moins on a de chance de voir se profiler des orientations divergentes des interlocuteurs » (p. 236). Dans les entretiens cliniques, il y a une part importante de divergence. A.S.O. distingue deux types de divergence qui peuvent être considérés comme les pôles d'un continuum. Le premier est la divergence par refus de la convergence. Ce refus entraîne des micro-conflits récurrents qui se cristallisent dialogiquement dans la mise en mot. Ainsi, on voit un patient toxicomane réfuter systématiquement les choix de mots du psychiatre et empêcher la construction d'un objet de discours commun. Le deuxième type de divergence crée une zone d'incompréhension due à une mauvaise interprétation ou à une non prise en compte de la signification des enchaînements discursifs. Dans l'entretien analysé, la perspective adoptée par le patient n'est pas prise en compte par le psychiatre qui thématise dans son discours ce qui pour le patient n'était que secondaire. Enchaînant à court terme, le psychiatre change la perspective du discours de son interlocuteur. Ce deuxième type de divergence est appelé « divergence d'accentuation ».

Malgré l'apparente diversité des thèmes abordés, l'ensemble de l'étude d'A.S.O. a une grande cohérence et les critiques que l'on peut faire portent sur des points qui nous semblent indissociables de ce qui en fait la valeur. A.S.O. refuse tout modèle théorique abstrait. Cette position lui permet une analyse très fine des phénomènes du discours. Mais ceci qui relève de la rigueur scientifique

amène parfois l'auteur à invoquer — trop souvent à notre sens — le flou, l'hétérogène, l'absence de frontières, l'instabilité... Du coup, il arrive que les concepts soient perdus dans trop d'informalité. La démarche d'A. S. O. consiste à analyser les productions inattendues ou déviantes en tant qu'elles actualisent des potentialités du langage. Mais elle ne propose pas une réflexion sur la dialectique de la norme et de la variation. Tout pourtant dans l'ouvrage semble préparer cette réflexion. « Nos modèles de linguistes sont des idéalizations, comme les normes sont des idéalizations pour les sujets qui s'y réfèrent dans leurs activités langagières » (p. 274) ; cette phrase où le terme « idéalisation » est connoté négativement exprime selon nous le choix d'A.S.O. de ne pas exposer de théorie à son lecteur afin de ne pas devenir elle-même législatrice d'une norme.

Agnès BESSAC